

Olivia Rosenthal

Dans le temps

Brouillons

BROUILLON IX

Je suis presque certaine que tu ne viendras pas, que tu auras mieux à faire, que je devrais l'avoir compris depuis le temps (mais on n'apprend rien, on répète), que je devrais cesser de vivre pas à pas après ceux que j'écoute, accrochée à leurs basques, satisfaite de peu, voici ce que je fais, pensé-je, m'enivrant ainsi de la parole d'autrui, pauvre parfois cette parole, vaine, j'écoute comme fils s'enchaînent, réseaux, trames et d'à côté je vois le temps faire son œuvre, c'est un bonheur je peux l'avouer et une envie et une attache, de celles qui arrachent tout si on n'y souscrit pas, alors on y souscrit et on se serre en elle afin que personne n'en ait vent ni soupçon, ça ne m'étonne pas que je lasse, moi qui ne raconte rien mais interroge et passe à la question, je sais que tu ne viendras pas, à trop vouloir que tu sois là, même pas pour écouter mes plaintes mais pour en dire de belles et me faire grief de mon silence, il y a des moments sûrement on se lasse, d'être attendu, d'être heureux ou malheureux et d'en faire acte, ce qui explique sans aucun doute ton retard, quelques minutes seulement mais ce sera plus long, je mesure le temps qui me sépare de vous, vous tous amis dont je dépends et qui savez ce que signifie le sourire silencieux que je vous adresse, car je n'apporte rien, ma seule personne, comme ceux qui d'eux-mêmes sont fiers trop et qui d'orgueil se taisent et se tiennent là comme arbres centenaires, pierres levées, assurés de plaire ou de déplaire extrêmement, totalement sûrs de leur effet, tête haute, dans le bruissement retenu de soi-même, juste un murmure immédiatement arrêté, coupé net, ô mes amis, venez remuer les pierres, ne craignez rien, osez ce geste, je vous le demande humblement et me plie vers vous comme tige, roseau, liane, et encore est-ce trop dire, me plie vers vous, en terre genou, paume et menton, j'invoque ce que de mon ancienne modestie j'ai encore, ce que contre vous et moi je n'ai pas dressé contre, et laisse la lassitude me prendre, mes muscles se relâcher, ma voix se fendre et la plaine, le gémissement de la plaine, comme le vent siffle dans les marronniers, ride les étangs et les mares, jusqu'à ne plus savoir si tu viendras, être simplement là dans une pensée vers toi tournée, jusqu'à n'être plus tendue vers ton arrivée mais seulement vers ton existence, et que d'autres temps viendront pour se voir, qu'ici-bas rien ne se perd et que l'action est suffisante de se préparer et de ne pas se préparer,

que cela est égal si on lâche, lâche sa voix, la laisse trouver le vent, se porter vers les cimes et glisser doucement le long des pentes et sur les rives, la laisse aller où bon lui semble sans la tenir comme une ennemie, sans la sangler et la guider et que ce plaisir-là personne ne veut le prendre, ne veut le retirer, personne n'a la volonté de s'y soustraire.

BROUILLON XV

Ce matin, je traverse la rue quand je le vois, m'arrêterai-je ou ne m'arrêterai-je pas, lui raconterai-je ma vie depuis lors, existence fictive, anecdotes, drôleries, histoires d'une minute qui ne comptent pas mais qu'on fait objets de récits inventifs et virtuoses, tout est là, et qu'on raconte pour se donner des airs, faire l'important avec rien et par modestie fausse, l'ex nihilo rapporte, l'art de la pointe aussi, vous ne devinez jamais qui j'ai vu l'autre jour et la chute fait le tout bien banal, ma sœur, mon frère, un oncle oublié d'Amérique dont je suis l'héritière (plus intéressant, plus romanesque), ou alors devinez les voyages exotiques que j'ai faits, au Brésil, en Afrique, les promenades en pirogue nez au vent, la pêche au thon, la marche sur la banquise, la traversée du désert à pied par cinquante degrés à l'ombre ou la nuit, et quoi d'autre, les accidents les plus graves, ma mère est morte cet été, j'ai failli perdre un doigt ou un œil, j'ai vu ma meilleure amie se marier, ou l'état civil et du corps, j'attends un bébé, je divorce, ou quoi encore, il faudra voir quand nous serons face à face et par où commencer, depuis le début, à l'instant même où nous nous sommes pour la dernière fois séparés, mais cela pourrait paraître étonnant, la mémoire d'un maniaque ou d'un fou, ou à l'inverse en remontant le temps d'aujourd'hui à hier et d'hier à avant-hier jusqu'au jour, à l'heure et à l'instant, ou encore ce qu'on a fait la veille, dans le détail, tout depuis le lever, le chemin suivi rue par rue, le noms des amis rencontrés, l'ordre des courses, l'emploi du temps, ou raconter le film vu la semaine passée, le résumer, décrire et qualifier tous les personnages, puis chaque séquence et la salle aussi et les spectateurs et le reste, l'assommer, le réduire, stupide, se délecter de comme on l'abat en rappelant par exemple la rubrique des spectacles, dans toutes les salles, théâtre, concert, cinéma, danse, avec commentaires à l'appui, ce qu'écrivent les critiques, pourquoi ils se trompent, ce qu'il faudrait écrire à leur place et l'autre n'en peut plus, il étouffe, il se tient les côtes, il rougit, et on continue encore et toujours et on exulte et se réjouit, en plein boulevard s'il le faut, de préférence au milieu de la rue, de préférence vaste et passante, de préférence avec beaucoup d'autos et dangereuse si bien que quand le feu passe au vert il me prenne par le bras et m'emmène, si bien que je résiste à me faire ainsi emmener et que je lui interdise de m'interrompre, si bien qu'il soit noyé dans la parole et la superfluité de mes récits, lui qui n'a rien fait

d'autre, il y a de cela déjà longtemps que de tout simplement disparaître et encore sans heurt et sans cris, pour quoi je le punis, pour quoi je le livre à l'exil perpétuel et lui crache d'une traite tous ces mots inutiles et lui jette rage et fiel, pour quoi je lui impose une dernière fois le poids de ma présence et le délivre de me connaître et à jamais.

BROUILLON XXIV. MES SONGES

L'écheveau embrouillé de mes songes me ronge mais je n'en nomme pas les acteurs ni ne les distingue aisément, formes groupées, formes informes, à la naissance de leur identité, formes vagues noyées l'une dans l'autre et l'ensemble dans une nappe continue et sombre, noyaux s'épaississent et pointent sous la masse mais dans le provisoire et au passage, avant que je ne reconnaisse qui me parle, qui m'agresse, qui m'embrasse, attaquée je suis de toutes parts mais personne ne m'attaque, l'étendue anonyme et hostile, enchevêtrement d'explosions infimes, de fils, poussières, copeaux, l'étendue s'étend et grouille d'existences minuscules, parcellaires, d'existences prélevées sur ceux que je connais mais qui ainsi plongées retournent à leur mystère, à leur force de chose, à leur pesanteur de poids vivant et mort, retournent à l'indistinct, au chaos pour moi d'avant que je connaisse et que j'élise, et leur plongée liquide est triste infiniment comme une noyade, et l'estompage de leurs traits est événement terrible, et leurs dialogues croisés et incompréhensibles un reproche à moi adressé et une guerre, un conflit avec ennemis invisibles ou informes, et moi-même une chose devenue, un petit poids en cuivre posé sur la balance et qui ne balance rien, dans la dernière concentration des choses qui se dissolvent, les toutes petites mises en péril par les partenaires d'antan qui tous se réunissent et se confondent, hachure sur papier, grains de sable ou traces savonneuses, empreintes mais à peine, pierres laissées blanches, toiles de jute et alors s'élève mon élégie, alors ma déploration, alors dans l'indistinct et par le ton, par la larme, à la recherche d'avant, quand la matière avait choisi ses voies et ses circuits d'approche et que les configurations étaient autant que chacun, l'attaque une conversation, les blessures de mots et de personne, et par le monde ainsi énorme mauvais dans son mouvement comme un animal tapi, comme la force indivise de toutes les forces, comme le travail de destruction et de ténèbre où tous individus se résorbent, où en chacun le goût de se confondre refait surface, le monde ainsi énorme par qui mon élégie arrive et ses longues exclamations déceptives, hélas que soit maudit le mois le jour et l'instant où mon œil fut blessé par un appât funeste, ne sut se prémunir et porter haut les armes, alors ils vinrent et tous et tout autour, taupes à peine sorties de terre et là fut mon ouvrage défait, anéantie ma force.

BROUILLON XXVI

Dans la cour sur les zincs tombent les pluies, si loin maintenant elle m'apparaît que dans mes paroles le doute s'insinue de la réalité de sa présence, de la texture et douceur de sa peau au toucher (que je ne touche pas), de son haussement de sourcil et hauteur de voix et timbre et c'est comme si tout à coup le corps de ses opinions et poids de ses remarques avaient été retirés à mes sens et qu'à la place, à ma disposition (et encore), plus de mesure n'avais, plus de magnétisme et étrangetés d'atomes qui à distance s'attirent et se repoussent selon lois mystérieuses (ce que d'aucuns appellent les affinités électives), plus de tension, plus d'effort (c'est le bonheur d'être à deux), plus d'irritation et excroissance en éclats, cris, mais sourdement, la sensation sans agrément ni désagrément particulier de l'ombre, je pense aux jeux étonnamment lointains des prises de becs et bousculade, tout l'attirail des passions avec, grimaces, tirades, soupirs, il paraît que les adultes n'en ont pas besoin mais c'est seulement qu'ils ont perdu mémoire, car dans ces moments dynamique d'acteur il faut assurément, rimes sanglantes, confidents, ennemis cruels, rois implacables, il faut assurément ne pas sortir du cercle et souffler chaud et froid sur la scène, il faut se conformer au dérèglement des opinions, des états et des cœurs, et tenter tractations désespérées (secrètes) avec ceux qui se moquent de traiter, aux dépens de l'intimité se présenter sans cesse et s'exposer, ce à quoi on s'use certes, ce à quoi sans désemparer il faut s'astreindre et se tenir, sans quoi qu'advient-il de nos pensées, que sera notre vieillesse, pressés comme fruit mûr et jetés, peau sèche, dans les bois, c'est ce qu'en regardant cette pièce où nous sommes elle et moi j'imagine, ce que je devine, ce que je sais et voudrais devancer, car celui qui ne se commet pas à la mort s'expose, au flétrissement de l'âme, à la bêtise, à la légèreté volatile de la matière, car ce ne sont pas les corps qui pèsent, ce sont les âmes.

BROUILLON XXXII

Nous sommes arrivés au moment où c'est la neige qui dicte notre conduite, et que nous nous renfermons n'étonnera personne, entre nos quatre murs, par-delà les clôtures traces de lièvre et de lapin, empreinte dessinée avec ligne oblique en prolongement qui indique la fuite, le mouvement, gibier de passage apeuré, tête de linotte de-ci de-là courant à travers la steppe, nous attendons que le vent d'est tombe, que le givre du matin s'évanouisse en vapeurs et nous informons au jour le jour de ce que l'histoire trame, car dedans nous vivons et ne voulons être tenus à l'écart malgré le grand froid et les routes coupées, malgré l'isolement nous demeurons tendus pour que sans nous cela ne s'accomplisse, c'est l'effort de la lecture et l'exercice de la pensée qui nous tiennent en éveil, nous sommes à peu près sûrs que les

mots chassent neige et que chasser n'a rien à voir avec l'abondance de la table et les viandes faisandées, chasseurs nous partons, chapka et gants, bottes, fourrure, comme les trappeurs du grand blanc dont la barbe gèle et la peau durcit et se referme, chasseurs nous guettons notre proie sous un sapin de la forêt, chasseurs notre œil aigu la repère et la suit, chasseurs nous admirons son pelage roux, son museau, ses oreilles, chasseurs nous la regardons s'éloigner sans un geste, aussi immobiles que le sapin sous lequel nous nous tenons, aiguilles alourdies par le gel, chasseurs nous parcourons le monde, le territoire minuscule que nous connaissons et arpentons pour nous conformer à la place qui nous a été donnée et si nous étions nés ailleurs planteurs de patates serions ou de sorgho, c'est être dedans l'histoire qui compte et toutes les manières sont justes, il faut seulement connaître ce qu'on a à faire, à force de contempler le gibier on l'apprend, à force d'observer bonds de biche dans les clairières, à force de s'émerveiller, les bois du cerf cela nous est égal de les posséder, car la vie des chasseurs au grand froid de neige est faite, de terriers découverts, de traces, du hurlement des loups en meute et de tous les récits que l'imagination s'invente pour, contre les éléments faire front et bonne figure, pour épuiser sa peur aussi et la laisser aussi se déployer entre les arbres parce que sans elle nous ne saurions pas penser aux autres maisons, les plus proches très loin de la nôtre, nous ne saurions pas mesurer les distances, nous ne saurions pas ne pas nous en accommoder.